

Chemins de traverse et parcours tourmentés dans l'œuvre de Jesús Díaz

Laurence Mercier

► **To cite this version:**

Laurence Mercier. Chemins de traverse et parcours tourmentés dans l'œuvre de Jesús Díaz. Colloque ALMOREAL, Chemins de traverse, Mar 2010, Angers, France. hal-03122866

HAL Id: hal-03122866

<https://hal.univ-angers.fr/hal-03122866>

Submitted on 27 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHEMINS DE TRAVERSE ET PARCOURS TOURMENTÉS DANS L'ŒUVRE DE JESÚS DÍAZ.

Laurence Mercier
Université d'Angers.

Les parcours tourmentés des personnages des romans de Jesús Díaz, écrivain né à Cuba en 1941, s'apparentent parfois à la vie de leur auteur. Tout comme lui, ils sont contraints par les aléas de l'histoire à prendre des chemins de traverse, ils doivent reconsidérer leurs convictions et leurs engagements, ils sont sévèrement jugés et sanctionnés par les différentes instances révolutionnaires.

1- Bien qu'aucun de ses romans ne soit autobiographique, le lecteur averti décèle entre les lignes les constats, les doutes et les questions de Jesús Díaz dans le discours des personnages principaux des trois premiers romans (*Las iniciales de la tierra, Las palabras perdidas, la piel y la máscara*). Ils témoignent également de son parcours intérieur. Nous allons, dans cette première partie, faire un rapide parallèle entre la fiction et une certaine réalité vécue par l'auteur lorsqu'il vivait encore à Cuba.

Tout comme Carlos dans *Las Iniciales de la tierra*¹, roman des premières années de son engagement, il s'implique dans la lutte étudiante contre

¹ *Las iniciales de la tierra*, Barcelona, Anagrama, (1986, 1997).

le président Batista et participe aux grandes étapes de la Révolution. Il y adhère, se fourvoie parfois et finit par poser un regard critique sur certains aspects du régime castriste. Carlos devra se justifier devant l'assemblée des travailleurs, Jesús terminera son roman en 1973 mais ne recevra l'autorisation de le publier que douze ans plus tard.

Comme les jeunes écrivains des *Palabras perdidas*² qui focalisent toute leur énergie dans l'écriture et la création d'une revue, Jesús Díaz, alors professeur de philosophie, est à l'origine du *Caimán barbudo*, supplément littéraire du quotidien *Juventud rebelde* puis d'une revue : *pensamiento crítico*. Ces deux aventures seront de courte durée car ainsi que le lecteur peut le comprendre en suivant les démêlés du Maigre, du Gros et du Rouquin avec le Directeur de la Publication, toute création littéraire qui n'est pas une ode au communisme ou à ses représentants aboutit à son interdiction.

Son troisième roman : *La piel y la máscara*³, met en scène une autre facette de l'auteur qui fut également cinéaste et réalisa plusieurs longs métrages⁴. Malgré les pénuries engendrées par le blocus et la Période Spéciale, le manque de pellicule n'est pas le principal obstacle à la réalisation du film de l'Ours⁵. La surveillance constante du tournage par la Sûreté et la menace de la censure entretiennent un climat de paranoïa renforcé par le dédoublement de personnalité qui s'opère entre les acteurs et leur rôle. Les paroles de l'Ours/Fernando sonnent comme une confession de l'auteur :

« Il me faudrait reconnaître que malgré tout, pendant de nombreuses années, je m'étais toujours senti révolutionnaire, assez pour accepter le silence, d'abord comme une nécessité, puis comme un moindre mal et enfin comme une contrainte intolérable contre laquelle la peur m'avait empêché de me révolter. [...] Peur d'être qualifié de traître par mes propres amis, ceux qui en privé étaient d'accord avec moi et qui se verraient obligés de m'accuser dès que mes obsessions artistiques ou mes opinions politiques deviendraient publiques, comme moi-même par le passé, j'avais accusé d'autres personnes.

2 *Las palabras perdidas*, Barcelona, Anagrama, (1992, 1996).

3 *La piel y la máscara*, Barcelona, Anagrama, (1996).

4 *Polvo rojo* en 1981 et *Lejanía* en 1985.

5 Le personnage s'appelle ainsi parce qu'il a reçu l'Ours d'Or au festival de Berlin.

[...] Peur de reconnaître ouvertement que la grande utopie laïque qui avait donné son sens à ma vie et à celle de tant d'autres avait échoué. »⁶

Jesús Díaz a pourtant eu ses heures de gloire à Cuba. En 1966, il a reçu le prix « Casa de las Américas » pour *Los años duros*, un recueil de nouvelles qui s'inspirent des combats menés pour la Révolution.

Il a réalisé en 1978 un documentaire pour le cinéma : *55 hermanos*. Ce film, primé à Leipzig (Ex-RDA) reprenait l'argument de son livre *De la patria y el exilio* donnant la parole à des jeunes Cubains que leurs parents ont emmené aux États-Unis lorsqu'ils étaient enfants et qui sont en visite à Cuba après 18 ans d'exil. La même année, il a écrit un autre recueil de nouvelles *Canto de amor y guerra* qui a obtenu le Prix de la Critique.

La rupture se concrétise en 1991 quand à la suite d'un article⁷ qui déplore tout autant le blocus infligé par les États-Unis au peuple cubain que la terrible alternative du slogan de Fidel : « Socialismo o Muerte », la réaction du ministre de la culture cubain Armando Hart ne lui laisse pas d'autre alternative que l'exil.

En 1995, il s'installe à Madrid où il fonde la revue *Encuentro de la cultura cubana*. Il y décède subitement en mai 2002.

2- Les trois autres romans sont centrés sur cette question lancinante qui taraude l'auteur : comment trouver sa place à l'extérieur de l'île ou en exil ? Tout comme lui, les personnages de Jesús Díaz cherchent leur chemin dans un monde en mouvance aux repères changeants, aux mirages tangibles, où quelquefois survivre est déjà un défi. Tous sont à la quête d'eux-mêmes, de leur Moi intime, de leur valeur intrinsèque mais les circonstances les engagent à avancer masqués et à se faire caméléon.

⁶ *La peau et le masque*, traduit de l'espagnol par Florence Bourgade, Éditions Métailié, Paris, 1997, p 57.

⁷ "Los anillos de la serpiente" in "El intelectual redimido" por Rafael Rojas, Revista Encuentro de la Cultura Cubana n°25, verano de 2002.

Ces derniers romans (*Dime algo sobre Cuba*, *Siberiana* et *Las cuatro fugas de Manuel*) proposent une approche originale d'un parcours jalonné de chemins de traverse. A l'instar des romans de formation⁸, chaque héros vit une odyssée parsemée de pièges et d'énigmes mais aussi d'amis et de guides. Au terme du périple, des épreuves initiatiques, le personnage devient un individu que l'expérience a conduit à un point de non-retour.

Staline Martínez⁹ fait deux fois le chemin entre Cuba et Miami. Une première fois, contraint et forcé, à bord d'un bateau détourné qui manque d'être sabordé par les autorités, une seconde fois clandestinement en faisant un détour par le Mexique.

Bárbaro¹⁰ quitte son île pour effectuer un reportage sur la construction de la voie ferrée Baïkal-Amour-Magistral. Il espère résoudre pendant son voyage un problème qui le taraude : perdre sa virginité.

Manuel¹¹ brillantissime étudiant en Physique à l'Institut des basses températures de Kharkov ne peut se résoudre à rentrer à Cuba où il n'a aucun avenir dans sa spécialité scientifique. Il doit fuir L'URSS en proie aux troubles générés par l'état d'urgence d'août 1991.

Pour ces trois personnages, les chemins de traverse sont synonymes d'aventure, d'inconnu et de perte de maîtrise de leur parcours.

C'est au moment où il prend le bac au petit matin pour traverser la baie de La Havane et rentrer chez lui que le destin de Staline Martínez lui échappe. Le petit groupe de musiciens qui jouaient sur le pont du bateau contraint le timonier à mettre le cap sur la Floride. Staline aura eu beau clamer sa volonté de rentrer à Cuba, il sera désormais ballotté

8. "Le roman d'éducation (ou de formation) est le roman de l'individu emporté, happé, par un réel en devenir, en même temps que le roman des avortements ou chocs amortis successifs au travers desquels fait naufrage une idée du monde, en même temps que peut-être, douloureusement, et au moins pour le lecteur, s'en forge une nouvelle." Pierre Barbéris, *Le Monde de Balzac*, Paris, Arthaud, 1973.

9. *Dime algo sobre Cuba*, Madrid, Espasa, (1998).

10. *Siberiana*, Madrid, Espasa, (2000).

11. *Las cuatro fugas de Manuel*, Madrid, Espasa, (2002).

par un enchaînement d'évènements qui le conduiront irrémédiablement à l'exil. Lorsqu'il revient, on le suspecte d'être un espion à la solde des États-Unis tant il est improbable que l'on puisse refuser une si belle occasion de demander l'asile politique à Miami. Par ailleurs, sa femme lui ayant préféré Jesús le chauffeur de taxi, il n'a plus de foyer. Les autorités arguent de son statut de "citoyen exemplaire" pour faire fermer le restaurant familial que sa sœur et sa mère avaient réussi à aménager afin de gagner quelques dollars et améliorer le quotidien. Tout contribue à lui rendre la vie impossible à Cuba et le pousse à repartir. Un voyage à Mexico dans le cadre d'un congrès de stomatologie lui offre l'opportunité d'une deuxième chance. Il est cette fois décidé à s'en saisir quoi qu'il en coûte. Avec l'aide d'un ami mexicain, il passe la frontière illégalement, caché dans la malle arrière d'une voiture puis prend l'avion pour aller à Miami où son frère met au point le plan qui lui permettra de contourner les lois d'immigration qui régissent l'accueil aux États-Unis. Il va lui falloir passer une semaine, enfermé sur une terrasse afin qu'amaigri et tanné par le soleil, il ait l'aspect d'un balsero¹². Le dernier soir, son frère l'accompagnera au large des côtes.

Le roman s'achève sur cette image : c'est la nuit, Staline est seul sur son radeau au milieu des eaux, terrifié mais enfin digne, il espère que les courants et la boussole le conduiront à bon port...

À peine vient-il de s'installer dans l'avion que Bárbaro se demande pourquoi il n'a pas eu le courage de refuser ce reportage en Sibérie. Dans cet avion qui l'emmène à Moscou, il ne maîtrise rien, pas même sa peur.

12. Les balseros sont ces Cubains qui tentent de rejoindre les États-Unis sur des radeaux de fortune. Ce sont les seuls réfugiés que le gouvernement américain accepte sans restriction par le biais de la loi pied sec, pied mouillé (pie seco, pie mojado), autrement dit : les émigrés sans papiers interceptés en mer sont systématiquement refoulés vers Cuba ; par contre, un cubain qui touche terre sans se faire prendre peut demander légalement à rester.

« Maintenant, c'était l'aventure, il allait traverser l'Atlantique, l'Europe et une bonne partie de la Russie pour arriver à Moscou, qui n'était pas pour autant la fin de ce voyage interminable. À l'aéroport de Tcheremetievo, Bárbaro devrait affronter une autre Bête qui survolerait le reste de l'Europe de l'Est et pénétrerait en Sibérie pour le mener à Irkoutsk, sa destination. »¹³

Privé de tout repère, il va voyager en allant d'un campement volant à un autre, dans les mêmes conditions que les constructeurs du Baïkal-Amour-Magistral. Ces campements, installés de façon provisoire le long des voies en construction, sont constitués de wagons et manquent de toutes commodités humaines. Nadejda, son interprète, l'a prévenu : la Sibérie profonde est un défi permanent et peut tuer. Pourquoi cet homme noir s'obstine-t-il à accomplir sa mission dans une contrée aussi hostile ? La première raison est qu'il a la conviction que ce n'est qu'en subissant lui-même la dureté de la vie dans ces régions qu'il pourra la comprendre vraiment. La deuxième, que Nadejda ne respecte que ceux capables de supporter la vie en Sibérie et Bárbaro est bien résolu à la séduire. Le voyage en avion puis la voie ferrée Baïkal-Amour-Magistral symbolisent de manière paradoxale la rencontre des contraires qui va s'opérer dans ce roman : la chaleur tropicale vient au froid intense ; l'insularité à l'immensité gelée ; le noir au blanc ; l'homme à la femme. Pour ce long parcours aux multiples facettes et pour apprivoiser leurs différences, les personnages empruntent souvent des chemins détournés, guettant le moindre signe de résistance ou d'encouragement. S'ils ne se comprennent pas, ce n'est pas à cause de l'obstacle de la langue mais du gouffre qui sépare leurs cultures.

Pour Manuel, la voie était toute tracée. Il était devenu *atlichnik*¹⁴ et l'avenir du plus brillant des chercheurs Cubains de l'Institut des basses températures de Kharkov¹⁵ semblait indissociable

13. *Sibérienne*, traduction par François Maspéro, Paris, Gallimard, 2003, p 16.

14. Il a obtenu à son épreuve de fin d'étude la note absolue, c'est à dire plus haute que le maximum.

15. Kharkov est situé en Ukraine.

de la recherche en physique. S'il devait se perdre, ce serait dans les méandres des formules et des algorithmes. C'était sans compter sur les coups de théâtre ou plutôt les coups d'état que réserve l'Histoire. L'éviction de Mikhaïl Gorbatchev et l'effondrement du bloc soviétique en 1991 vont le plonger dans la tourmente d'une Europe de l'Est à la dérive. Pour lui, il n'est pas question de retourner à Cuba où ses compétences n'intéressent personne et où, suite aux dénonciations de certains membres des jeunesses communistes moins brillants que lui, il va devoir donner des preuves de son engagement révolutionnaire. Il lui faut fuir et chercher un refuge dans le monde occidental où il espère que ses hautes qualifications scientifiques lui ouvriront des portes. La progression de Manuel s'apparente alors à celle d'un pion sur un gigantesque plateau de jeu de l'oie. Trois cases en avant, deux cases en arrière, séjour en prison, pièges, labyrinthes et coups de pouce inattendus... Les Suisses le remettent dans un avion pour l'Union Soviétique ; les Suédois le repoussent, l'insultent et l'envoient en Pologne où le consulat des États-Unis lui refuse un visa. Des gardes soviétiques le capturent à la frontière alors qu'il tente de passer en Finlande et le défèrent au consulat cubain de Leningrad. Son sort semble fixé : de retour à Cuba, il y sera fusillé pour haute trahison. Par chance, sa mort ne sera que symbolique car alors qu'il a réussi à s'échapper et parvenir en Allemagne, il détruit son passeport, perd son identité, se blesse volontairement à la tête et feint l'amnésie car on ne peut expulser quelqu'un s'il ne sait pas qui il est et d'où il vient. Las de moisir dans un foyer, il décide de révéler son identité et échoue dans un centre de réfugiés à l'est de l'Allemagne où une assistante sociale retrouve ses origines grâce à son nom. Elle lui apprend que ses aïeux Huguenots, fuyant les massacres de la St Barthélémy, ont acquis la nationalité allemande à la fin du 16^{ème} siècle. Il peut donc la demander à son tour en invoquant le droit du sang. Cette loi réhabilite le sans-papiers qu'il était devenu et met un terme à son errance.

Selon le point de vue que l'on adopte, les chemins de traverse de Staline et de Manuel conduisent à un point de non-retour : l'exil ; à des retrouvailles : celles de Staline et de son frère Lénine et celles de

Manuel avec des aïeux qu'il était inconvenant d'évoquer ; à une ouverture vers un nouveau destin : quelle vie attend Staline s'il arrive aux États-Unis ? Quel avenir Manuel va-t-il se construire ?

À la fin du roman, chaque personnage arrive au bout de son parcours et s'éclipse. Staline va disparaître, dans la mer ou parmi la foule des Cubains de Miami. Bárbaro meurt en ayant accompli sa promesse : faire l'amour avec une femme pour la première fois de sa vie. Manuel quitte son statut de personnage et devient un jeune homme de chair et de sang dont l'auteur raconte l'histoire romancée.

Tous trois deviennent « adultes » lorsqu'ils réussissent à se réconcilier avec leurs origines, l'absurdité -l'incohérence- de l'existence et les contingences plus ou moins violentes de l'histoire. Être Cubain : gloire ou malédiction ?

Staline, bien que dentiste stomatologue, n'inspire pas le respect et doit servir les touristes et faire le garçon de cuisine dans le restaurant familial après sa journée de travail à la clinique. Depuis le début de la période spéciale¹⁶ les Cubains manquent de tout. Staline opère « sous hypnose » car il n'y a pas d'anesthésiant pour les patients ou s'il y en a, on le réserve aux touristes afin de sauver la face. Chacun essaie de se procurer des dollars car le salaire permet à peine de survivre. Avec la *libreta*¹⁷ on peut se procurer quelques denrées de base au compte-goutte mais le moindre objet ménager se monnaie une fortune en dollars. Les familles sont en souffrance. Staline ne pardonne pas à son frère d'être parti à Miami ; il se rend compte avec horreur que sa sœur se prostitue pour améliorer l'ordinaire et regrette de ne pouvoir assurer un peu de confort à sa mère qui travaille sans relâche malgré son âge.

Bárbaro est pétri de contradictions. Noir, il porte les cicatrices de l'esclavage et les traumatismes de son enfance où la promiscuité, les arrangements avec la morale et l'invasion du quotidien par les dieux Yorubas lui ont donné une vision du monde dont il doit s'affranchir.

16. 1991, année de l'effondrement du bloc soviétique.

17. Sorte de carnet de rationnement

Ce grand et bel homme de 24 ans n'a jamais fait l'amour avec une femme et se défaire de cette virginité devient une obsession qui bouillonne en lui au moindre prétexte. Cependant, pour gagner l'amour de Nadejda, il sera capable d'attendre, de vaincre ses peurs et d'aller jusqu'au bout de lui-même. Pour elle, il s'engonce dans des vêtements informels et crasseux, il brave le froid le plus mordant, il se plie à des coutumes insensées, il est capable de la plus grande abnégation. Le contexte politique rend leur amour impossible, mais il ne peut se résoudre à la quitter. Si elle ne part pas avec lui à Cuba, alors c'est lui qui restera en Sibérie...

On constate parfois que la réalité dépasse la fiction et l'histoire rocambolesque de Manuel confirme cet adage. Manuel est né à Cuba et les liens politiques et idéologiques qui unissent l'île à l'Union Soviétique lui ont permis de devenir le plus brillant élève d'un savant physicien de l'Institut des Basses Températures de Kharkov. Le matériel dont il dispose pour faire ses expériences n'est accessible que dans quatre endroits dans le monde : en Ukraine, au Japon, en Allemagne et aux États-Unis. Malheureusement pour lui, Manuel sympathise trop avec les idées révisionnistes de Gorbatchev et délaisse les réunions du collectif communiste. Il ne prend pas en compte les avertissements du cadre du Parti responsable des boursiers au consulat cubain et va le payer cher lorsque ce mois d'août 1991, un coup d'état amorce la chute de l'URSS. Il reçoit l'ordre de se présenter dans les trois jours au consulat de Moscou afin d'y retirer son billet d'avion pour Cuba où l'on se chargera de lui faire oublier son arrogance et de le ramener à des convictions plus « révolutionnaires ». Manuel est pris au piège : s'il rentre, c'en est fini pour lui de la physique de haut niveau et s'il reste, les Soviétiques lui supprimeront sa bourse et il n'aura plus de moyens de subsistance. Il fuit donc pour la Suisse car c'est paraît-il l'un des rares pays d'Europe de l'Ouest où un Cubain peut, à l'époque, entrer sans visa. Mais Manuel ne demande pas l'asile politique car il a bien l'intention de rentrer à Cuba quand il aura terminé ses études. Il demande l'asile tout court, une bourse d'études et de quoi vivre. Il lui semble normal que comme à

Cuba, l'État prenne en charge les étudiants le temps nécessaire à l'accomplissement de leur cursus...

Le concours de circonstances qui permet à Manuel d'être accueilli en Allemagne pourrait laisser le lecteur sceptique et pourtant une fois encore les grands événements de l'Histoire ont laissé des traces. Les massacres infligés aux Protestants ont conduit les lointains aïeux français de Manuel à se réfugier dans le nord de l'Allemagne ; la barbarie nazie a provoqué la fuite de ses grands-parents maternels vers Cuba ; l'effondrement de l'URSS ramène Manuel dans les pas de sa famille et ses origines lui permettent d'échapper pour le moins à la prison.

Pour ces trois personnages, les chemins de traverse sont semés d'embûches mais ils conduisent à la connaissance de soi. Chaque épreuve, lorsqu'elle est surmontée, agit comme un révélateur qui contribue à réconcilier le héros avec lui-même et à le réhabiliter aux yeux des siens. Il nous semble qu'en écrivant et par le biais de ses personnages, Jesús Díaz emprunte lui aussi un chemin indirect pour faire le point, se comprendre, remettre en question certaines certitudes ou engagements passés. Forcé de renoncer à Cuba à un âge où l'on songe plus à se poser qu'à reprendre ses valises pour tout reprendre à zéro, il a su traduire avec une sensibilité particulièrement juste les sentiments suscités par l'errance et l'exil.